

Sortons du maquis

Léo Bonneville

Number 102, October 1980

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51079ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Bonneville, L. (1980). Sortons du maquis. *Séquences*, (102), 2–3.

Sortons du maquis

Lors du dernier Festival des films du monde, l'Institut québécois du cinéma organisait un symposium sur la problématique du développement des cinématographies nationales. A cette occasion, le président de cet Institut, M. Guy Fournier, a donné une communication qui appelle des commentaires.

L'auteur a fait observer que tous les pays—ou presque—étaient à la remorque du cinéma américain. Comment faire pour sortir de cette «chaîne» qui semble enserrer les cinémas du globe ? Il n'y a pas à le nier, le cinéma américain séduit les cinéphiles du monde entier. A moins de l'ostraciser, il apparaît donc impossible de le faire disparaître de nos écrans. Et puis, la culture ne se résume pas à ce qui se produit chez soi. Il faut avoir le regard large. Mais alors il faut tenter de contrer... un peu le cinéma américain. Oui, mais comment ? C'est ici que surgissent les difficultés.

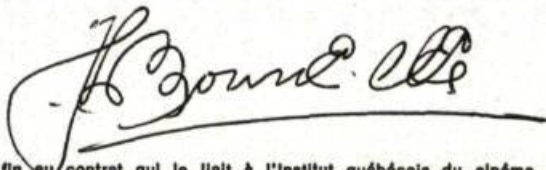
Et pourtant M. Guy Fournier propose plusieurs moyens. Car il semble que le hic essentiel, c'est la production. Comment continuer à produire si les producteurs ne récupèrent pas l'argent investi ? Tout est là. Il faut de l'argent pour faire un film. Peut-on compter sur l'Etat ? L'Etat, dans notre société capitaliste, n'est pas un producteur de produits culturels. (Il faut excepter l'Office national du film qui a une vocation spécifique.) L'entreprise privée pourvoit à la production. Toutefois l'Etat peut aider. Et c'est là que son intervention devient utile. Cette intervention peut s'affirmer de différentes manières. On connaît l'abri fiscal. L'Etat pourrait faire davantage. Il pourrait payer plus cher les droits des films de chez nous présentés à la télévision. Bravo. Mais le budget s'en ressentira. Alors, pour contrebalancer, la télévision devrait payer moins cher les films étrangers présentés sur nos écrans. Ainsi s'établirait un certain équilibre. Ajoutons que les gens de l'industrie devraient être moins exigeants. On devrait limiter les cachets des vedettes et les salaires des techniciens. Que ceux qui vivent du cinéma n'en abusent pas ! Quand un film atteint le ou les millions de dollars, il ne faut tout de même pas exagérer.

Faut-il parler de cinéma commercial et de cinéma culturel ? Trop souvent, on dirait des frères ennemis. Mais qu'est-ce qu'un film commercial ? Celui qui atteint un large public ? Mais n'est-ce pas le rêve de tout producteur et de tout réalisateur de rejoindre le plus de monde possible ? Et qu'est-ce qu'un film culturel ? Celui qu'une petite élite (?) souvent snob va voir ? Allons donc. Comme disait André Bazin, il n'y a que deux sortes de films : les bons et les mauvais. C'est tout. C'est-à-dire que tout film

bien fait — culturel ou commercial — mérite d'être vu. Alors l'Etat devrait-il aider le cinéma culturel et laisser aux gens du fric le cinéma commercial ? C'est trop simpliste. Dites-moi, J. A. Martin photographe est-il un film commercial ou un film culturel ? Et Mon Oncle Antoine ? Qu'est-ce que ces distinctions brutales qui ne font que diviser au lieu de rassembler ? Si seulement les réalisateurs s'appliquaient à présenter des oeuvres qui plaisent à la clientèle. C'est l'un des objectifs que se proposait Jean Racine quand il écrivait ses pièces de théâtre. Alors ferait-on un film pour mécontenter l'auditoire ? Faut-il blâmer l'Etat quand il refuse de financer La Cuisine rouge qui pue les ordures à la ronde. L'argent du peuple doit-il servir à des oeuvres minables ?

Et puis il y a le problème des co-productions. On l'a vu, le cinéma coûte cher. Pour répartir les frais, il faut trouver de nouveaux moyens de financement. On a pensé que deux ou trois pays se cotisant pourraient parvenir à produire un film. Mais alors quels seront les artisans ? C'est ici que tout se complique. Obtiendra-t-on un film bâtard ? N'a-t-on pas abusivement décrié le film de Max Fischer. The Lucky Star, présenté au dernier Festival des films du monde, produit canadien comprenant des vedettes étrangères. Mais alors comment vaincre la difficulté ? Et pourtant il se fait partout, dans le monde occidental, des co-productions ? Faut-il les réprouver ? Et faut-il se garder d'en produire ? Ne soyons ni trop rigides, ni trop mesquins.

Notre cinéma national vivra ou mourra. Et pourtant les spectateurs ne sont pas réfractaires à nos films, quand ils savent «plaire» au public. Il est étrange, par exemple, que l'on trouve à Montréal, rue Sainte-Catherine deux cinémas permanents présentant exclusivement des films chinois et un cinéma permanent, avenue du Parc, n'offrant que des films grecs. Et l'on n'arrive pas à faire tenir sur quelques écrans un ou deux films de chez nous.⁽¹⁾ N'est-ce pas humiliant ? N'est-il pas temps de sortir du maquis et d'offrir avec fierté nos films sur nos écrans ? Quel accueil réservera-t-on à Fantastica, à L'Affaire Coffin ? Combien de semaines ces films tiendront-ils l'affiche ? C'est un défi que tout Québécois devrait relever.



(1) Le Quimetoscope vient de mettre fin au contrat qui le liait à l'Institut québécois du cinéma et qui faisait de cette salle la seule exclusivement réservée aux films québécois. Guy Turcotte, le directeur ghetto pour des films qui n'auraient pas pu trouver de débouchés dans d'autres salles montréalaises. Le Quimetoscope, a déclaré au chroniqueur de La Presse que «la salle était en train de devenir un lieu du milieu du cinéma commençant à considérer cette salle comme un endroit où un film refusé ailleurs pouvait obtenir une sortie. A long terme, nous avons craint que nos habitués en viennent à la considérer comme un endroit où nous n'y jouions que des mauvais films.» Il concluait en disant : «Il fallait protéger l'image de notre salle et il était devenu évident qu'il n'y avait pas suffisamment de bons films québécois pour l'alimenter à l'année longue.» Le lecteur aura noté l'expression «de bons films québécois».